
Les ateliers de l'Aliermont

5-12-19-26 AOÛT 2025

Ateliers d'écriture en plein-air

Découvrir un village
s'inspirer d'une anecdote locale
... et écrire

Information et inscription
amisdesmots.fr

même les plus nules yzont leur places

Ma bicyclette bleue



Je rêvais de faire partie des résistants qui, à l'appel du général de Gaulle, ont participé à la libération de la France.

J'étais parmi ces hommes et ces femmes qui ont eu envie de se rendre utiles. Alors, avec ma bicyclette bleue, seul moyen de transport à ma disposition, je transmettais les messages secrets qui pouvaient aider les résistants à causer des dommages aux ennemis.

J'ai pu constater, dès le début de mes activités, combien les gens comme moi étaient motivés, sûrs de pouvoir sauver des vies de Français en piratant les endroits où les Allemands se rendaient.

J'ai appris plus tard que nos actions avaient été récompensées par la chute d'un avion qui nous bombardait. Les résistants l'avait abattu.

Je devais être prudent, j'avais donc pris soin, dans mon garage, à l'abri des regards, de repeindre en bleu ma bicyclette, de peur d'être dénoncé par des « collabos » qui avaient tendance à m'espionner.

Par la suite je fus même cité par le grand Jean Moulin, connu et reconnu pendant cette période. C'était mon idole.

Moi, j'ai préféré rester discret. J'espérais rester en vie et peut-être un jour savourer la liberté.

André

Simone Veil

Je me mets dans la peau de Simone Veil, députée et ministre de la santé, qui a fait passer la loi sur l'avortement en 1975.

Au Parlement, il y avait beaucoup de misogynie à cette époque. Je me suis fait malmenée par mes collègues masculins. Les femmes n'étaient pas reconnues à leur juste valeur.

Mais à force de parlementations et d'explications, j'ai réussi.

Ça reste une très belle victoire.



Léa

Le panache blanc

Un jour de septembre 1589, je ramassais du bois dans la forêt d'Arques afin de chauffer mon humble demeure située à l'entrée de Saint-Nicolas.

Soudain, j'entendis des bruits de galop. Je crus que des sangliers allaient surgir d'un buisson. Mais non, ce tintamarre venait de la vallée. De l'orée du bois, j'aperçus alors une troupe de cavaliers armés jusqu'aux dents. À leur tête, un homme, coiffé d'un casque à panache blanc, chevauchait un cheval de la même couleur. Ils se dirigeaient vers Martini Ecclésia.

D'autres vinrent à leur rencontre, mais pas pour les saluer, ils n'avaient pas l'air sympa. Il en arriva alors de tous les côtés.

Des cris, des hurlements, se mêlaient au bruit des coups d'épée sur les boucliers et de sabre sur les casques. Des flèches pleuvaient de partout. Des javelots transperçaient les corps, des têtes tombaient. Quelle violence ! Derrière eux gisaient des morts et des blessés gémissants.

Je descendis avec une gourde d'eau pour essayer d'aider des survivants. J'appris plus tard que le beau cavalier sur son cheval blanc était Henri IV, il venait de combattre le Duc de Mayenne.

Leur combat fut appelé la Bataille de Normandie.



Danièle

Le massacre



Je suis un petit bonhomme haut comme trois pommes, j'ai cinq ans. Allongé derrière le sable, devant la falaise de la plage de Dieppe. À perte de vue des galets.

Soudain, au loin, je vois une énorme marée noire. Qu'est ce donc ? De ma planque j'entends les allemands hurler.

C'est le débarquement ! Achtung !

Les chars arrivent sur la grève, et là, c'est la débâcle. Les pauvres soldats se font canarder comme des petits lapins. La mer devient rouge sang. Les Allemands ne font pas de cadeaux, tout le monde y passe.

Moi, derrière ma dune, je n'en mène pas large. Pour ne pas me faire tuer, je creuse un trou et m'y précipite, seule ma tête dépasse. Je suis pris d'une envie d'uriner, je le fais, mort de trouille, et me voilà dans un tas de sable mouvant. Je risque de m'étouffer.

Une main étrangère m'extirpe de ma cachette. C'est un soldat dégoulinant de sang qui m'indique dans un français approximatif de m'enfuir de là. Profitant de l'aubaine, j'ai pris mes jambes à mon cou et suis allé en rampant me réfugier sans encombres jusqu'à la grange de mes parents. Je me suis accroupi dans la paille, près de Marguerite, la vache. Malgré le bruit effroyable je me suis endormi.

Voilà à quoi ressemblait mon débarquement du 19 août 1942. Ce n'est que quelques jours plus tard que j'ai appris que la tentative avait échoué, et que mon sauveur devait être un Canadien, un Anglais ou un Américain et qu'il avait péri dans ce désastre.

Magali

Souvenirs du Mur

La chute du Mur de Berlin, le 9 novembre 1989, m’a replongée dans des souvenirs de jeunesse, lorsque je jouais au basket au Dieppe Université Club.

La ville, avec sa mairie communiste, avait organisé un voyage en Allemagne de l’Est, à Posdam. Et voici tous les clubs partis dans un parcours un peu angoissant, avec des “vopos” partout (abréviation de *volkspolizei*, Police du peuple), nous n’avions pas intérêt à faire les marioles. Moi, une fille qui conduisait, ils m’ont suivie de près, car ce n’était pas permis chez eux.

À notre arrivée à Posdam, nous avons été hébergés dans des chambres aux airs de dortoirs rudimentaires. Les repas se ressemblaient : des patates, des patates et des patates.

Nous avons visité la ville, toujours sous surveillance. Les magasins étaient rares ; ce qui m’avait frappé était de voir une bijouterie qui n’exposait qu’une bague, une montre et un bracelet ! Le programme comprenait la visite d’une usine, les pauvres ouvriers étaient morts de trouille ; nous n’avions pas intérêt à les interroger.



Une de nos voitures a malencontreusement éclaté un pneu. Alerte générale, le convoi fut arrêté et les coffres ouverts pour vérifier si nous n’avions pas embarqué un passager clandestin. Je n’entrevois pas avec joie la fin du séjour !

Pour parler des meilleurs souvenirs, cette réunion de sport nous a permis de connaître les participants de toutes les disciplines ; nous nous sommes tous appréciés et avons mieux connu leur sport favori.

La chute du Mur m’a inspiré ces souvenirs lointains et peu nombreux, par rapport à ce que nous avons vécu, mais la mémoire me fait défaut.

Des gens ont gardé un petit bout de ce mur ; j’aurais aimé en avoir un petit fragment.

Nicole

La nuit du 4 août

Mes collègues des États généraux font preuve d’une négligence sans pareille. On est censés régler les affaires du royaume depuis que le roi Louis XVI nous a réunis. Quelle belle occasion de mettre les problèmes dans les registres et les discuter avec les représentants de la noblesse et du clergé. Eux, qui veulent nous commander, se retrouvent obligés de nous écouter et, au lieu de décider sans nous consulter, ils ne peuvent plus choisir seuls. La majorité est devenue la règle.

Mais ce soir, on n’est pas nombreux dans la grande salle de Versailles. Il faut dire que Dupuis s’est inscrit pour monter à la tribune et quand Dupuis prend la parole, on a plus envie de fuir que de l’écouter. Il a beau représenter le peuple de son Auvergne natale, il passe surtout pour un casse-pied tatillon, capable d’endormir l’assemblée avec des détails, des calculs, des exemples et des exceptions qui ne veulent plus rien dire.



Ce soir, il propose que les impôts soient les mêmes pour tous les citoyens, que les droits de justice soient retirés aux évêchés et aux abbayes, que les propriétaires de territoires supportent les charges identiques aux simples fermiers ou métayers. Et une kyrielle de réformes pour que tous, nobles, ecclésiastes, artisans ou manants, nous ayons les mêmes droits et les mêmes obligations.

L'idée n'est pas mauvaise, mais le défenseur est pitoyable.

Voilà quatre heures que Dupuis soutient son idée. Par fatigue, les quelques présents lui ont donné quitus. Mirabeau, toujours prêt à résumer en quelques mots de longues pensées, s'est exclamé :

— Messieurs, vous avez aboli tous les privilèges !

La formule est certes excellente, mais parlerons-nous encore longtemps de cette réforme, j'en doute !

Jean-Patrick

L'appel de la forêt



Nous sommes dans la forêt de Sherwood, les animaux s'en donnent à cœur joie. Ils grimpent et descendent des arbres. Ils ne font que ça toute la journée. Mais c'est la dèche il n'y a pas de travail pour eux. Tout le monde vit dans la misère. Le loup n'a pas de grand-mère à croquer, l'ours n'a pas de boucle d'or à avaler, le renard n'a point de lapin à chasser. C'est la mouise dans les bois et la famine se fait sentir.

Quand soudain, apparaît Maître Corbeau de France-Travail sur son arbre perché, il leur dit :

— Que faites-vous à batifoler toute la journée ? Il n'y a que l'orée à traverser pour trouver du boulot !

Les animaux se regardent et ne comprennent pas. Ils ont parcouru le site, mais rien ! Pas de travail ! Quand tout à coup le canard remarque une annonce :

— La Caisse d'Épargne recherche quelqu'un de toute urgence, sans diplôme, mais énergique et polyvalent.

Ils demandent plus d'explications, et là, ils ont le fin mot de l'histoire : cette agence bancaire, la Caisse d'Épargne, recherche quelqu'un pour sortir trois fois par jour un écureuil... sans ses noisettes, bien sûr !

Magali

Écureuil malin



André et moi marchons souvent dans les bois. Nous écoutons le chant des oiseaux, admirons les chevreuils et les biches, quand nous avons la chance de les apercevoir. Nous sursautons au passage brutal d'un sanglier.

Parmi les animaux de la forêt, l'écureuil est mon préféré. Toute petite, je rêvais de pouvoir, comme lui, grimper aux arbres, sauter de branche en branche et grignoter les noisettes.

Un jour de printemps, alors que nous admirions le vert tendre des premières feuilles, j'aperçus ce petit animal roux à la queue en panache.

— Regarde André, devant nous, sur la branche basse du hêtre.

— Oh, c'est un écureuil ! Moi aussi je peux grimper aux arbres, me répondit-il.

Il se mit alors à escalader l'arbre, aussi discrètement que possible, pour ne pas être repéré.

Mais le petit malin, se sentant suivi, avança tout au bout de la branche qui pouvait supporter son poids. Ce ne fut pas le cas pour André qui se retrouva, les jambes écartées, sur celle juste en dessous. L'écureuil, lui, avait sauté sur l'arbre voisin.

Danièle

To Be fugueur



Quand j'étais gamin, j'allais marcher pendant des heures avec mon chien To Be. Nous passions chaque jeudi, sans école ni retenue, dans la forêt. À l'orée, il réclamait sa liberté, je détachais la laisse de son collier et nous avançons tous les deux, en nous surveillant mutuellement.

Un jour de printemps, il n'attendit pas d'être sous le couvert des arbres pour me faire comprendre qu'il avait envie de se dégourdir les pattes. Bon complice, je le libérai en lui rappelant les conseils de sagesse. Aussitôt, il tourna vers le bois et détala ventre à terre.

J'eus beau l'appeler, courir à sa poursuite, m'époumoner à crier des ordres, il n'écouta pas et ne tarda pas à disparaître dans les fourrés. Je ne savais pas ce qui avait provoqué son élan, où il était parti, quelle direction il avait suivie. Je l'implorai, d'une voix de plus en plus étranglée. En vain, j'ignorais comme m'y prendre.

Soudain, To Be revint d'un pas tranquille par le chemin qu'il avait déserté. Sa cavalcade avait duré une éternité à mes yeux, un quart d'heure à ma montre. Mon compagnon infidèle me regarda, se frotta à mes jambes, affichant un air consolateur à mon angoisse. En aucune manière, il ne se sentait coupable d'une désobéissance, pourtant manifeste.

Les promenades suivantes, il ne fit plus la même demande de liberté et il ne m'abandonna jamais de façon aussi inquiétante. Jusqu'à son dernier souffle, To Be a gardé le secret de son coup de folie printanière.

Jean-Patrick

Ballade



Un dimanche où il faisait beau temps, nous décidâmes d'aller pique-niquer en forêt. Nous avons préparé des sandwiches et sommes partis. Nous nous sommes arrêtés dans un endroit où il y avait des grands arbres, de l'herbe et des fleurs. Nous avons déplié une couverture et avons sorti ce que nous avions apporté.

Avant de manger, nous avons fait une ballade en observant les fleurs, les arbres, les fruits, les feuilles et les animaux qui étaient sur notre chemin. Nous avons ramassé certains spécimens pour les mettre dans un cahier plus tard, une sorte d'herbier.

Nous avons mangé nos sandwiches et nous avons fait une sieste à l'ombre des arbres.

Ensuite, on a fait une partie de cache-cache. On se cachait derrière les arbres majestueux. Enfin nous sommes repartis. On était heureux de cette journée passée au grand air.

Depuis, nous y sommes retournés plusieurs fois, à différentes époques de l'année et le paysage n'est jamais le même. C'est très joli.

Léa

La 2 CV de Pépé



Les trois frères, Pierre, Paul et Jacques sont en vacances chez leur mamie Marguerite. Il y a beaucoup de choses à faire dans le potager : les haricots à cueillir et à équeuter, les petits pois à écosser, la rhubarbe à éplucher. Il fait chaud, les trois garnements en ont vite marre de cette besogne. Ils décident d'aller dans la grange pour se rafraîchir.

En dedans, il y a la vieille 2CV de Pépé Victor. Ni une ni deux, ils grimpent tous dans cette guimbarde. Pierre à l'avant, tandis que Paul et Jacques se glissent derrière.

Pierre fait semblant de démarrer la voiture, il tourne le volant, appuie sur les pédales, manipule les manettes et s'époumone en faisant des vroum vroum. Quand, tout à coup il abaisse la manette du frein à main. La voiture se met à bouger, elle recule dans la pente, elle recule, elle recule. Ils ont une peur bleue et en deux, trois mouvements, ils se retrouvent dans le champ de la voisine !

Voyant cela, Marguerite se lève d'un coup et s'écrie :

— Saperlipopette qu'est-ce qui m'a fichu des garnements pareils !

À ses cris, Pépé Victor est réveillé de sa sieste et va constater les dégâts. Heureusement, la voiture n'a rien. Il attrape les garçons par les oreilles et leur dit :

— Pour la peine, vous serez de corvée de patates toute la semaine.

Magali

Petite maladresse



Madame Dupont verse le potage dans quatre assiettes et va prévenir son mari que le dîner est prêt.

Sa fille Danièle, âgée de quatre ans, choisit ce moment pour nourrir les poissons de l'aquarium. Installée au-dessus de la table, elle ouvre avec peine la boîte et laisse tomber une partie de son contenu dans l'assiette de sa mère.

— Chut ! dit-elle à son frère, ça ressemble à des miettes de pain, Maman ne va pas s'en apercevoir.

Dès le début du repas, alors que tout le monde savoure le bon potage aux légumes, madame Dupont se met à cracher.

— Quel goût horrible ! J'ai avalé du poison !

Elle commence à vomir.

Affolé, son mari sort la voiture, demande à la voisine de surveiller les enfants, et emmène sa femme aux urgences. Il grille les feux et ne respecte pas les limitations de vitesse, trop pressé d'arriver à l'hôpital.

Danièle et son frère se confient à la gentille dame qui veut les consoler.

— Maman ne va pas mourir, elle a seulement avalé les petits insectes séchés qu'on donne aux poissons, ce n'est pas du poison. Mais on n'a pas osé lui dire.

Les parents reviennent, rassurés, après une longue attente aux urgences.

Les deux enfants sont sermonnés et comprennent que le fait de ne pas avouer la petite maladresse de Danièle aurait pu avoir de graves conséquences, un accident de voiture, par exemple.

Danièle

Les squelettes



Dans la grange, tout était sombre. Un escalier allait vers le grenier, il devait conduire à quelque chose de bizarre, car nous avions l'interdiction de le monter.

Un jour, nous étions décidées à savoir. Avec mes deux copines, nous avons pris l'escalier, et oh ! quelle horreur ! des squelettes ! Mais de quoi ?

La peur au ventre, on avait le choix entre redescendre ou s'approcher. Lorsque l'on est enfant, la peur est réelle, mais la curiosité reste la plus forte. Nous avons découvert des crânes, des ossements, d'humains, et en quantité ! Qui avait pu faire de tels crimes et entasser ces restes, sans que personne dans la ferme n'en

fasse jamais état ?

Aussitôt, notre imagination a construit une petite histoire, en nous promettant de garder le secret et n'en parler à quiconque. L'affaire remontait loin dans le temps ; depuis, personne n'avait eu le courage d'y toucher et d'enterrer les cadavres. L'exécution concernait le voisinage, une querelle peu reluisante, qui avait impliqué tout un village et attisé les rancunes dans les familles environnantes.

Malgré cette cause cachée, qui avait conservé ces horreurs qui donnent le frisson et empêchent de dormir. Et combien de temps resteront-ils encore ?

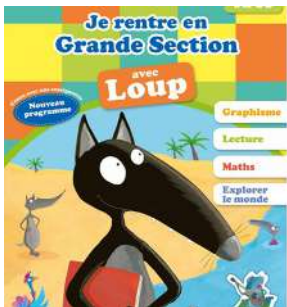
Nous avons songé à mettre le feu à la grange. Tout serait réglé, plus de souvenirs, plus d'horreur. Mais on risquait d'être prises. Alors, nous partîmes avec l'espoir de trouver un meilleur moyen.

Quelque temps après, la ferme fut vendue, on ne pouvait plus y mettre les pieds. Les nouveaux propriétaires ont dû se débarrasser de ces ignobles souvenirs, et nous, nous sommes restées sur notre faim, avec nos questions.

Le souvenir se réveille aujourd'hui, mais entre-temps, j'avais vite oublié cette histoire.

Nicole

Le cahier



Un bon jour, Noémie, l'enfant de ma sœur, me demande d'acheter un cahier de vacances. Nous sommes à la mi-août, les vacances se terminent dans quinze jours et Noémie n'a toujours pas fait les devoirs de la rentrée.

Ni une ni deux, je vais à Intermarché et j'achète l'un des derniers cahiers de vacances intitulé « Je rentre en grande section de maternelle » avec un loup et un renard.

Le lendemain, je remets le précieux cahier à Noémie. L'étudiante studieuse l'adopte aussitôt et s'empresse de le remplir.

Laurie

L'impatience

Ce jour-là, on allait à la piscine. La colo filait à la queue leu-leu vers le bassin municipal. On ne passait pas inaperçus, on se bousculait à qui occuperait la tête et on donnait des coups de serviette à ceux qui dépassaient. Le moniteur, armé de son éternel sifflet, s'époumonait à faire danser la petite bille.

Parvenue à la piscine encore fermée, la troupe s'assit en vrac sur la pelouse, sur le trottoir et sur le banc. Marc voulait la meilleure place, Pierre la réclamait, Jacques la revendiquait, et moi, je l'occupais. On savait tous que de là, on voyait venir le porte-clé qui ouvrait la porte, donnant l'avantage de foncer vers le meilleur vestiaire. La place inconfortable sur le banc de pierre était donc stratégique.



Pierre, le plus grand et le plus fort, m'agrippa et m'éjecta sans ménagement. Pendant qu'il commettait son forfait musclé, Jacques lui donna un coup d'épaule, qui le projeta à terre et Marc tenta de se glisser sur le siège vide. La bousculade, bruyante, assortie de mots orduriers, se transforma en pugilat infernal ; les tor- gnoles et les injures fusaient. Le moniteur hurlait de cesser, alors que nous nous étripions avec entrain.

Soudain, un cri surgit, plus fort que les autres bruits :

— Arrêtez, il s'est assommé !

Le groupe se figea à la recherche de la victime ; le moniteur se fraya un passage et découvrit Jacques qui gémissait au sol. La tête avait heurté le banc de pierre.

Les clés dans la serrure brisèrent le silence. L'employé municipal comprit qu'il se passait quelque chose d'exceptionnel et aida le moniteur à porter le copain évanoui dans le poste de secours de la piscine, où les pompiers le prirent en charge.

Sans dire un mot, comme une lugubre procession, la colo rentra au bercail sans s'être baignée.

Par bonheur, Jacques se remit bien vite de l'accident et n'eut aucune séquelle. Plus de peur que de mal.

Après cette aventure, dont je me souviens encore, mes parents m'ont privé de colo et je n'a plus jamais mis les pieds dans une piscine.

Jean-Patrick

Le cerf



J'habitais l'ancien presbytère de Muchedent, voisin de l'église. La forêt d'Eawy se trouvait de l'autre côté de la route principale.

Un jour de chasse à courre, un énorme cerf, haletant, épuisé, pénétra dans mon jardin, poursuivi par toute la meute, le piqueux en tête et son équipe après lui. Peut-être rien de fantastique, mais pour moi, la visite était très inattendue.

Je me mis en colère, leur demanda de bien vouloir déguerpir et laisser l'animal tranquille.

— Mais madame, c'est notre droit de poursuivre le cerf, même dans une propriété privée !

Pendant ce conciliabule, l'animal se carapatait, alors que nous continuions de nous expliquer, avec colère de ma part et de manière peu convaincante, du côté des cavaliers.

Par bonheur, il n'avait pas plu ce jour-là, sinon mon terrain aurait pris un sacré coup de labours. Et ces messieurs n'en avaient rien à faire, il leur fallait l'issue de la poursuite du malheureux cerf. Comme l'animal avait pris de l'avance, je ne sus jamais si la meute avait réussi à le rattraper.

Renseignement pris, près de personnes pratiquant ce passe-temps assez macabre, elles me confirmèrent que ces messieurs de rouge vêtus avaient le droit de rentrer chez les particuliers si le cerf avait décidé de visiter la propriété !

Nicole

La dalle mortuaire



Le bistrot du village m'a fait l'article et m'a convaincu d'aller découvrir la seule originalité locale : le gisant d'un ancien baron ou d'un duc ou d'un comte, qui montre tout l'art roman du XIII^e siècle.

— Des universitaires, qui étudient le sujet, viennent de très loin pour le voir ! C'est vous dire...

À défaut d'être spécialiste des sépultures ou des modes artistiques, je suis curieux. Et ma curiosité m'a aussitôt ordonné d'écouter le conseil. En poussant la porte de l'église, j'entre dans un endroit sombre, éclairé par quelques cierges oubliés. Le silence envahit l'espace, des vitraux jusqu'aux fonts baptismaux. Voilà comme je me retrouve dans ce lieu sombre, funeste et humide. Je finis même par avancer avec crainte.

— Le gisant est à côté de l'autel, me dis-je pour m'inciter à marcher dans l'allée centrale.

Chaque banc, de droite et de gauche, est clos par une porte de bois fin. Au passage du premier, j'ai l'impression d'entendre la porte s'ouvrir. Au deuxième, je m'en persuade. Au troisième, aucun doute n'est permis. Au quatrième, je me retourne d'un seul coup, certain de surprendre le plaisantin qui me poursuit. Non seulement, je suis seul dans l'église, mais aucune porte n'a bougé !

— Espèce d'andouille, pensé-je avec l'espoir de revenir sur terre.

Je continue ma visite, en retenant mon souffle jusqu'au gisant si remarquable. À deux pas de l'autel, j'aperçois la pierre et ses lettres noires à demi-effacées. N'y connaissant rien en écritures moyenâgeuses, je ne songe même pas à déchiffrer les inscriptions. Toutefois, mes yeux se posent sur elles et je lis, en bon français d'aujourd'hui : *Qui me lit mourra*.

Au même moment, je sens une force invisible m'étrangler et ma gorge se comprimer. De plus, je distingue trois notes s'allonger dans l'orgue au-dessus de l'entrée.

Troublé, hébété, affolé, je sors de l'église en une seule enjambée. Il me semble, que dis-je ? je suis persuadé d'avoir pénétré dans un lieu plus diabolique que sacré.

En titubant, je retourne vers le café où j'expose mon agitation et réclame un vigoureux remontant :

— Eh oui, me dit le patron. Vous n’êtes pas le premier à vous laisser avoir. Et si ça peut vous rassurer, dites-vous que même ceux qui n’ont pas lu l’inscription mourront à leur tour !

Jean-Patrick

La forêt enchantée



Imaginez-vous, à la tombée de la nuit, à l’orée d’une forêt. Vous apercevez un homme barbu, vêtu d’un grand manteau. Il monte dans la nacelle d’une montgolfière, manœuvre les cordages et s’élève lentement au-dessus des sapins. C’est un colporteur chargé de distribuer des musiques et des lumières.

Devant vous, s’ouvre un chemin balisé par de petites lanternes. La promenade magique commence. Les sapins sont bleus, une silhouette ramasse du bois puis s’estombe, vous entendez des chants d’oiseaux accompagnés d’une douce musique. Vous pouvez alors vous asseoir sur un banc et profiter de cette atmosphère envoûtante. Une chouette hulule, il faut continuer votre parcours.

Un peu plus loin, des barres blanches, lumineuses, se déplacent de branche en branche, au rythme d’un air joyeux. Quelques lueurs rouges apparaissent ici et là.

Avancez encore et admirez des fleurs blanches, des bleues, des rouges. Elles s’épanouissent à tour de rôle et forment un tapis magique. Assis sur un banc, vous hésitez à suivre votre parcours, enchantés par ce spectacle. Mais le trajet n’est pas terminé, vous allez ensuite vous retrouver couverts de minuscules insectes bleus, inoffensifs, bien sûr. Ils sont partout, sur les arbres, sur le sol, sur les bancs. Ils volent en musique et se posent partout. Instant idéal pour prendre des photos amusantes de votre visage.

La fin de votre promenade approche. Un brasero placé au milieu d’une clairière permet de se réchauffer les mains. Un gentille fée vous propose des brochettes de Chamalows que vous pouvez faire griller, ou pas. La montgolfière descend. Le colporteur a fini son travail.

Un gentil guide vous dirige vers la sortie et vous indique le chemin à suivre pour retrouver votre voiture. La forêt enchantée est derrière vous, mais ce spectacle fantastique restera toujours dans votre mémoire.

Danièle

Sorti d’un roman



En septembre 2024 nous sommes allés en Slovénie, en compagnie d’amis, Anne-Marie et Pierre, accompagnés de Kiki, leur petit chien, eux aussi camping-caristes. Au cours de la fête de la cerise, des slovènes nous ont conseillé de monter jusqu’à Velika Planina, village à 1 500 mètres d’altitude, célèbre pour ses maisons en bois.

— Prépare tes baskets, Pierre, on y va demain, d’accord ?

Le lendemain matin, à huit heures, nous étions prêts, même Kiki qui frétillait d’impatience. Un téléphérique au pied de la montagne nous aurait permis de monter facilement. Mais non, 26 euros par personne c’est exagéré !

Après cinq heures d’une montée pénible, nous avons été accueillis par un homme barbu et drôlement vêtu. Un grand chapeau noir sur la tête, il portait un manteau de paille qui recouvrait une épaisse chemise blanche. De grosses bretelles retenaient un pantalon noir s’arrêtant aux genoux. Ses pieds munis de grosses chaussettes de laine étaient dans des sabots de bois. Il tenait un gros bâton garni d’une touffe de sapin. Dans l’autre main, il avait une grande corne. Il semblait venir d’un autre monde. On a trouvé : c’est Gandalf, le mage, du roman *Le Seigneur des anneaux*, ou du moins son portrait craché.

Il nous offrit un verre de lait, puis souffla dans sa corne pour nous inviter à manger. Nous avons pu nous asseoir sur des bancs placés autour d'une table en bois, placés devant la maison.

Au menu, une soupe, rien d'autre. Mais quelle soupe ! Elle contenait du lard, des nouilles, des haricots, des morceaux de pain, le tout cuit dans du bouillon. C'était le repas du montagnard et il nous permit de retrouver nos forces avant d'entreprendre la descente vers la vallée.

André

La silhouette



Lorsque je suis descendue dans la cuisine ce matin-là, j'ai vu une silhouette furtive se faufiler derrière le frigidaire. Je me suis demandé si c'était la petite chatte minette, mais en vérifiant, je n'ai rien vu.

En déjeunant, j'ai réfléchi.

Je me suis dit que c'était peut-être un esprit de fantôme qui s'était introduit pendant la nuit ? Ou une musaraigne qui était entrée dans la maison hier et se baladait ?

Cela a occupé mon esprit une bonne partie de la journée et de la nuit. Un papillon ? Une mouche ? Ou autre insecte ? Mais je n'ai jamais pu savoir ce que j'avais vu.

Cela restera un mystère non résolu.

Léa

Tout là-haut



Un périple en camping-car nous a emmené jusqu'en Slovénie. Arrivés un soir dans un petit village, après avoir assisté à la fête de la cerise et dansé avec les Slovènes, nous avons trouvé un bon emplacement pour passer la nuit. Le ciel était dégagé et nous admirions la montagne. Tout là-haut, une petite bicoque isolée nous intriguait. Une sorte de tyrolienne équipée de caissons, partait de la vallée dans sa direction.

— Voilà une idée de randonnée pour demain, me proposa André.

De bon matin, nous avons rempli nos sacs-à-dos afin de pouvoir pique-niquer au cours de la montée.

Après quelques heures de marche sur un petit sentier, nous avons constaté qu'aucune route ne parvenait jusqu'à cette mystérieuse maison, sans aucun câble électrique ou téléphonique aux environs.

Soudain, une silhouette féminine s'approcha d'un caisson et en sortit un sac. Elle rentra rapidement et laissa la porte ouverte. Nous avait-elle aperçus ?

Je le pense car elle ne fut pas surprise à notre arrivée. C'était une femme âgée aux longs cheveux blancs tombant le long du dos. Sa longue robe noire munie d'un tablier parsemé de farine prouvait qu'elle venait de cuisiner. Son regard était triste, mais elle nous sourit et nous fit signe d'entrer. Une table en bois, un banc et un fourneau constituaient le seul mobilier de cette petite pièce.

Sans dire un mot, elle posa deux verres et une bouteille d'eau devant nous. Puis elle apporta quelques gâteaux encore chauds. Nous avons essayé de lui parler en utilisant le guide du routard. Elle se contentait de sourire. Avant notre départ, elle nous tendit un livre d'or. Les noms et les dates de passage d'autres randonneurs y étaient inscrits. Nous avons ajouté les nôtres.

Après avoir déposé un peu d'argent pour payer les pâtisseries, nous sommes repartis, sans avoir pu comprendre qui était cette femme mystérieuse et ce qui l'avait amenée à vivre ainsi, coupée du monde.

Danièle